NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MARS 1896.

Livraison 2ème | 5e SÉRIE. | Tome 3

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. F. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1896.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1896.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 10 Janvier 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures, la séance est ouverte.

M. le Président lit une lettre de M. Rouen qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance. M. H. A. Bernard est nommé par le Président pour servir de secrétaire.

M. le Dr. Devron nous fait la lecture d'une lettre très intéressante d'Alexandre Dumas, lettre publiée récem-

ment dans "Le livre d'or du Collège Chaptal." La lettre a pour titre : "La jeunesse des écoles, idées philosophiques et morales, réponse de M. Dumas, son opinion sur l'état d'âme de la jeunesse des écoles." La lecture de cette lettre est écoutée avec beaucoup d'attention et d'intérêt.

M. Breton présente son rapport, comme membre du comité nommé pour s'occuper des préparatifs du banquet. Rendez-vous est donné pour dimanche, 12 janvier, à six heures et demie, au restaurant Alciatore.

L'Athénée procède au renouvellement du bureau. Les mêmes officiers sont élus par acclamation.

A neuf heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 24 Janvier 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 10 janvier 1896.

Des remerciements sont votés à la Société Française pour l'envoi de deux invitations au bal que cette Société doit donner prochainement.

M. le Président annonce que le bureau d'éducation de l'Etat de la Louisiane, dont il fait partie, a adopté un cours d'études pour les Ecoles supérieures (High Schools) dans lequel l'étude de la langue française est recommandée. Il présente à l'Athénée une circulaire contenant le programme de ce cours.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 14 Fèvrier 1896.

PRÉSIDENCE DE M. LE DR. GUSTAVE DEVRON.

A huit heures la séance est ouverte.

M. Fortier se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 24 janvier 1896.

La parole est donnée à M. Henri A. Bernard qui s'exprime en ces termes :

" Messieurs de l'Athénée,

" N'ayant pas eu le loisir de travailler à un poème, je vous demanderai la permission de vous lire une poésie de Gabriel Vicaire, poésie publiée en décembre dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*.

" Je ne chercherai pas à faire l'analyse de ce poème, vu mon inexpérience en pareille matière ; je me contenterai d'en dire quelques mots, vous priant d'être indulgents, et surtout, de n'y voir que ma bonne volonté et le désir que j'éprouve de vous être agréable.

" Cette poésie, vraiment remarquable par la richesse des rimes et la beauté des images, nous frappe tout d'abord par son caractère profondément religieux. Le poète s'est évidemment inspiré d'une de ces antiques légendes bretonnes qui foisonnent sur cette terre si religieuse et si naïve dans ses croyances.

" Entraîné par son imagination, bercé par une molle rêverie, il nous décrit Kéris "la ville aux yeux mauvais," ses débordements, son châtiment et son repentir. Il nous dépeint les orgies que menait dans Kéris, Ahés la folle, la fille du vieux roi Gralon ; nous assistons au

pillage des sanctuaires, à la destruction des autels, nous voyons Kéris engloutie par la mer et subissant son lourd châtiment, enfin, nous sommes présents à un spectacle touchant : Kéris faisant pénitence et se repentant de ses méfaits.

" En conclusion, le poète qui a voulu nous faire comprendre toute l'énormité du péché et ses conséquences, par une habile transition, nous dévoile l'état de son âme affligée par les tristes passions humaines. Semblable à Kéris il a failli, comme elle il se repent et "crie en pleurant : Quand donc serai-je pardonné ?"

" En terminant cette esquisse très imparfaite, je vous remercie, Messieurs, de votre indulgence et de l'attention que vous m'avez accordée. J'espère vous faire passer agréablement la soirée en vous lisant ce travail qui m'a frappé par sa bizarrerie."

Après la lecture du poème de M. Vicaire, écoutée avec beaucoup d'intérêt par l'Athénée, M. Bussière Rouen met sous les yeux de ses collègues une photo-gravure du magnifique tableau de M. Luminais, peintre français de grand talent, qui a reproduit la légende dont s'est inspiré M. Vicaire. Cette photogravure est de la maison Goupil, de Paris, et M. Rouen fait remarquer que dans la légende décrite par M. Vicaire, le roi Gralon, père de la folle Ahés, ne la laisse emporter dans les flots qu'après le plus grand combat, la retenant sur son cœur aussi longtemps que possible, car Ahés n'est engloutie dans la mer furieuse qu'après avoir été frappée par la baguette de saule de saint Guénolé qui l'accuse de tous les maux qui ont causé la perte de Kéris. Dans le tableau de M. Luminais, c'est le roi Gralon lui-même qui lance sa fille dans les flots, quand il apprend les méfaits dont elle s'est rendue coupable.

Cette légende est bien connue, puisque, ajoute M.

Rouen, elle a servi au librettiste de l'opéra: " Le Roi d'Ys."

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé.

VOYAGE EN EUROPE EN 1895.

(SUITE.)

Paris, le 5 août 1895.

Le 3 août a eu lieu la séance de clôture des cours de vacances de l'Alliance française. Les professeurs étrangers ne sauraient assez remercier cette patriotique société de l'avantage qu'elle leur offre de suivre d'excellents cours dirigés par d'éminents conférenciers. J'ai suivi avec le plus grand intérêt le cours supérieur, et j'ai entendu des conférences savantes et intéressantes de M. Brunot sur la langue du XVIIe siècle, de M. Jacquinet sur la littérature du XVIIe siècle, de M. Doumic sur les romanciers contemporains, de M. Chailley-Bert sur les institutions de la France, de M. Berr, sociétaire de la Comédie-Française, sur la lecture littéraire et dramatique. J'engage fortement les Américains qui désirent se perfectionner dans l'étude de la langue et de la littérature françaises de suivre avec assiduité les cours de vacances de l'Alliance française. Ces cours seront encore plus complets en 1896 qu'en 1895, et l'on rencontre des personnes très agréables et instruites parmi les auditeurs. M. P. Foncin, secrétaire général de l'Alliance française, met tout de suite à l'aise ceux qui s'adressent à lui, et je dois le remercier sincèrement d'avoir bien voulu m'inviter à donner une petite conférence à la séance de clôture du cours. J'ai eu le plaisir de parler de notre chère Louisiane, de retracer brièvement son histoire et de faire voir l'attachement que portent à la

langue française et à la France les fils des anciens colons qui suivirent en Amérique Iberville et Bienville. M. Foncin est un géographe distingué et ses ouvrages sont enseignés dans un grand nombre d'écoles en France et à l'étranger. Le zèle de M. Foncin, son affabilité, son talent d'orateur, ont beaucoup contribué au grand succès de l'Alliance française, qui compte plus de trente mille adhérents, et dont l'œuvre pour la propagation de la langue française à l'étranger est si utile et patriotique.

Hier, j'ai eu le plaisir de passer une demi-journée à Bagneux, chez M. Henri Vignaud, mon compatriote distingué, qui remplit avec tant de talent les fonctions de premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis. Je suis parti à onze heures quarante de Paris par l'omnibus de l'Avenue d'Orléans, près de la gare de Sceaux, et une demi-heure plus tard, je me suis trouvé à Bagneux. M. et Mme Vignaud m'ont fait l'accueil le plus aimable. Après le déjeuner, M. Vignaud m'a fait visiter son jardin, qui est fort beau, et sa bibliothèque qui est encore plus belle. Il possède une admirable collection de livres concernant l'Amérique, et j'espère qu'il écrira un jour une histoire des pays d'Amérique. Nul ne peut accomplir cette tâche mieux que M. Vignaud qui est, non seulement un diplomate éminent, mais un écrivain distingué.

J'ai passé hier une journée si agréable à la campagne chez M. Vignaud que j'ai accepté avec plaisir l'invitation que m'a faite M. le Dr. Xavier Raspail de venir aujourd'hui déjeuner chez lui, à Gouvieux. Ce petit village se trouve près de Chantilly, à quarante minutes de Paris, et je m'y suis rendu ce matin par le train de 9 heures. Toutes ces petites villes autour de Paris sont intéressantes et se ressemblent. Les maisons sont bâties de pierre, et les rues sont toujours d'une propreté que

nous ne voyons guère dans nos petites villes, et même dans nos grandes villes d'Amérique.

M. le Dr. Raspail est fils du célèbre F. V. Raspail, et a écrit lui aussi des ouvrages estimés, entre autres, une vie intéressante de son père, et des ouvrages sur l'histoire naturelle. Il possède une charmante propriété : jolie maison, grand parc, jardin bien cultivé. J'ai reçu de lui et de Mme Raspail l'hospitalité la plus cordiale. M. Xavier Raspail continue dignement l'œuvre scientifique de son père, et j'espère que sa santé lui permettra d'écrire encore de nombreux ouvrages.

Je me propose de partir demain pour le midi de la France et pour l'Italie. J'ai passé à Paris un mois que je n'oublierai jamais. La semaine dernière j'ai visité le musée d'etnographie du Trocadéro, le musée Guimet ou des religions orientales, et il ne reste plus à Paris un seul musée où je ne sois allé. Il faudrait des mois pour les étudier, mais on apprend encore beaucoup en les parcourant pendant quelques heures.

Rien ne m'a plus intéressé à Paris que la Comédie-Française, la "maison de Molière." J'y ai vu jouer "Mithridate" et "le Malade Imaginaire." J'ai beaucoup admiré les beaux vers de Racine, ainsi que la grandeur d'âme de Mithridate, et la douceur et le courage de la charmante Monime. C'est en voyant jouer un drame classique français que l'on comprend le charme de cette fine analyse psychologique en laquelle excellaient Corneille et Racine. La longue tirade de Mithridate mourant peut ne pas être vraisemblable, mais elle fait comprendre le caractère du héros, et c'est ce que voulait l'auteur.

Quant au "Malade Imaginaire" il n'y a rien de plus amusant, de plus vrai, malgré l'exagération apparente de certaines scènes qui paraissent un peu grossières aux

hommes de notre temps, mais qui ne choquaient aucunement les hommes et les femmes du brillant XVIIe siècle. Le foyer du Théâtre Français est orné de statues des grands auteurs dramatiques, et j'y ai surtout admiré le beau buste de Voltaire par Houdon.

Marseille, le 8 août.

Je suis arrivé à cinq heures et demie ce soir à Marseille, l'ancienne ville des Phocéens, et je me suis déjà promené sur la fameuse Cannebière. C'est une rue moins large que l'Esplanade à la Nouvelle-Orléans, mais il y règne une animation extraordinaire. Il y a une quantité de cafés avec des tables sur le trottoir, comme à Paris. Demain je vais aller voir la Méditerranée par la célèbre route de la Corniche. J'ai vu la mer un instant près de la ville et je ne sais réellement ce qui est plus bleu, le ciel ou la mer.

De Paris à Dijon la route est très jolie ; on voit les montagnes de la Côte d'Or, et de Dijon à Mâcon et à Lyon le pays est fertile et admirablement cultivé. J'ai trouvé Lyon une grande et belle ville. Il y a la place Carnot avec un beau monument élevé à la gloire de la République, la place Bellecour avec une statue équestre de Louis XIV, et plusieurs autres statues. Le musée de peinture est digne de quelques salles du Louvre. Il y a à Lyon une magnifique église, Notre-Dame de Fourvière, "érigée en exécution d'un vœu porté, le 8 octobre de l'année 1870, au pied de l'autel de l'ancienne chapelle, par Mgr. Ginoulhiac, archevêque de Lyon, parlant, avec une grande foi, au nom du clergé et des fidèles soumis à sa juridiction :

"Voici quels étaient les termes de cette promesse solennelle :

"Nous faisons vœu de prêter un généreux concours à

la construction d'un nouveau sanctuaire à Fourvière, si la très Sainte Vierge, notre Mère Immaculée, préserve de l'ennemi la ville et le diocèse de Lyon.

"La moitié de la France se trouvait alors en proie aux horreurs de la guerre ; l'ennemi approchait de Lyon, et selon toutes les prévisions, ne devait pas tarder à en faire le siège, hélas ! trop facile.

"Le 1er mars 1871, la paix était signée, l'ennemi n'avait pas foulé le territoire du diocèse ; le vœu des Lyonnais était exaucé."

Notre-Dame de Fourvière est bâtie sur une montagne et l'on y monte par un chemin de fer funiculaire. Le coup d'œil est splendide du haut de la tour de l'église. La Saône et le Rhône s'unissent à Lyon, et les deux rivières sont intéressantes. Le Rhône m'a désappointé, ce n'est qu'un ruisseau comparé à notre grand Mississippi. Les ponts sur la Saône et le Rhône sont fort beaux. Lyon possède aussi un ancien Hôtel de Ville avec une statue murale équestre de Henri IV. A côté se trouve le Palais des Arts, en face duquel est une magnifique fontaine par Bartholdi. Le Jardin zoologique et botanique de Lyon est peut-être plus intéressant que le Jardin des Plantes à Paris.

Le trajet de Lyon à Arles est admirable. On côtoie le Rhône presque tout le temps, et la vallée est entre deux chaînes de hautes montagnes, à droite les contreforts des Cévennes et à gauche les Alpes. Au haut des montagnes, sur les rives du fleuve, on voit souvent des ruines des châteaux féodaux.

Je suis content de me trouver en Provence, dans le doux pays des troubadours. Il fait très chaud, mais le ciel est si bleu, la végétation si belle qu'on ne regrette pas le climat plus frais de Paris. On voit partout des

vignes sur les coteaux, des amandiers, des oliviers, et des figuiers après avoir passé Arles.

A Avignon, j'ai vu l'ancien palais des papes, et un peu plus loin, à Tarascon, la ville immortalisée par le Tartarin de Daudet, on voit le palais du bon roi René d'Anjou, père de la terrible et énergique Marguerite, femme d'Henri VI d'Angleterre.

Je me suis arrêté trois heures à Arles et j'ai vu une vraie ville de Provence. J'y ai visité avec le plus grand intérêt l'église Saint-Trophime qui date du IXe siècle, et les ruines des monuments romains. Il y a des colonnes imposantes d'un théâtre romain et des arènes magnifiques très bien conservées. Quatre belles tours sarrasines s'élèvent, curieux anachronisme, au-dessus des arènes. Du haut d'une de ces tours, j'ai admiré le beau pays de Provence et son ciel si pur.

En sortant des arènes j'ai passé par de petites rues étroites et pavées d'un caillou pointu jusqu'à un jardin où je me suis reposé à l'ombre de beaux arbres. La chaleur était intense au soleil, aussi je ne suis pas resté longtemps aux Aliscamps, fameux lieu de sépulture du temps des Romains, et si célèbre encore au moyen âge qu'on en parle dans la chanson de geste de Guillaume au court nez, Guillaume d'Orange, mari d'Orable, la belle Sarrasine.

Les Arlésiennes sont renommées pour leur beauté. Je n'en ai vu que quelques-unes, mais leur type m'a frappé. Elles ont les yeux et les cheveux noirs comme du jais et elles portent un grand ruban noir sur un bonnet de dentelle.

Toulon, le 10 août.

J'ai été enchanté de Marseille, la vieille ville phocéenne et j'y ai passé deux jours très agréables. J'ai mangé de la fameuse bouillabaisse. C'est une sorte de

soupe faite avec du pain et des poissons de différentes sortes. C'est un assez bon plat, mais qui n'a rien d'extraordinaire.

Je ne saurais exprimer l'impression que produit la Méditerranée. Je l'ai vue du haut d'une église construite sur une haute montagne, Notre-Dame de la Garde. Au loin on voit la mer d'un bleu intense, tout près du rivage une demi-douzaine de rochers escarpés et le château d'If, où Dumas a placé son Edmond Dantès, comte de Monte-Cristo. Dans le port se trouvent d'innombrables navires qui témoignent de l'importance du commerce de Marseille. On monte à Notre-Dame de la Garde par un ascenseur littéralement creusé dans le roc et presque à pic.

On a aussi un magnifique coup d'œil de la mer du tramway qui passe dans le chemin de la Corniche. C'est une route en forme de croissant tout le long de la côte sur laquelle Marseille est bâtie. On y voit de charmantes villas et beaucoup d'établissements de bains. Il n'y a pas de monuments intéressants à Marseille, mais les édifices publics sont fort beaux. Il y a au palais de Longchamp un musée, et un peu en arrière, un jardin zoologique. Il a fait très chaud dans la journée mais les nuits ont été fraîches. J'ai eu le plaisir de rencontrer une vieille connaissance louisianaise, un moustique. A tout prendre la ville de Marseille m'a plu bien mieux que Lyon qui est, cependant, plus beau. J'ai remarqué avec intérêt *l'assent* des Marseillais. Je ne dois pas oublier de mentionner le célèbre Prado, une grande rue plantée d'arbres, la promenade favorite de la ville. J'aurais réellement du plaisir à revoir Marseille.

Je suis parti ce matin à dix heures et j'ai eu l'idée de m'arrêter en passant à Toulon. J'ai été très satisfait pendant quelques heures de ma visite, puis n'ayant pu

voir l'arsenal et le bagne je n'ai su que faire de mon temps. J'ai pris un petit bateau à vapeur qui fait le trajet de Toulon à Tamaris et cela m'a fait plaisir de naviguer dans la baie de Toulon, sur la Méditerranée. J'ai passé à travers l'escadre des navires de guerre français et j'ai vu aussi des navires du siècle dernier, qui servent maintenant de pontons et qui sont curieux comparés aux vaisseaux actuels ; ceux-là si hauts et si lourds avec leurs doubles et triples rangées de sabords, ceux-ci si sveltes, si légers, avec leurs canons longs, immenses, placés sur le pont. La rade de Toulon m'a beaucoup intéressé. Elle est protégée par un nombre infini de forts placés sur des montagnes, dont la plus haute est le mont Faron. J'ai été heureux de voir la fameuse montagne d'où Bonaparte chassa les Anglais du port en 1793. Tamaris est un endroit charmant, on voit déjà qu'on est dans le voisinage de Nice et de l'Italie. Partout s'élèvent des palmiers, et les jardins sont remplis de fleurs aux couleurs les plus brillantes. J'ai remarqué sur le quai une statue colossale en bronze représentant le Génie de la Navigation. En arrière de la statue est l'Hôtel de Ville, orné de belles cariatides par Puget. J'ai remarqué aussi à Toulon le nouveau théâtre qui peut contenir 2000 spectateurs et l'église Sainte-Marie-Majeure. Je me suis promené en tramway dans les environs de la ville, mais on n'y voit rien que des montagnes surmontées de forts, et des vignes, des figuiers, et des oliviers. Je me suis aperçu que l'on était à la veille d'une élection par les affiches politiques collées partout, où le mot "mensonges" se voyait en grosses lettres. Je dois croire que les politiciens de la grande république française n'ont pas plus de respect pour leurs adversaires que ceux de la grande république américaine.

Nice, le 12 août.

Mon neveu, le Dr. L. G. Le Beuf, et sa femme sont arrivés à Nice hier à quatre heures. Ils viennent de Londres qui leur a beaucoup plu. Je suis heureux de pouvoir voyager avec eux car, parfois, je me sens bien triste quand je pense à ma famille dont je suis si loin. Nous partons aujourd'hui pour Monte Carlo où nous passerons deux ou trois heures, et nous arriverons à Gênes à onze heures du soir.

Je suis parti hier matin à six heures et demie de Toulon par le train omnibus qui s'arrête à toutes les stations. J'ai pu voir ainsi parfaitement le pays et le peuple. La côte de la Méditerranée, depuis Toulon jusqu'à Nice, offre un coup d'œil enchanteur. On voit à gauche les Alpes Maritimes et à droite la mer si molle, si douce et si bleue. Au-dessus des Alpes quelques nuages étaient posés, et l'on eût dit d'énormes flocons de neige brillant sur les cimes des montagnes. C'est peut-être à Cannes que le site est le plus joli. La ville est située sur le golfe de la Napoule et, presque en face, se trouvent les îles des Lérins, dont l'une, Sainte-Marguerite, a servi de prison au maréchal Bazaine et au fameux et mystérieux Homme au Masque de Fer. En apercevant l'île il me semblait que je voyais d'Artagnan, comme le raconte si bien Dumas, ramenant à sa prison le frère jumeau de Louis XIV. Nous avons passé aussi au golfe Juan, où Napoléon débarqua en mars 1815, à son retour de l'île d'Elbe. Près de Fréjus on voit un grand nombre de ruines romaines.

Nice nous plaît beaucoup. Ce matin je me suis levé à cinq heures et j'ai gravi une montagne au bord de la mer. De là se déroule un panorama splendide : la ville, placée en amphithéâtre sur la mer, et les Alpes en arrière. Il y a partout des palmiers, des figuiers, et tout autour de Nice se trouvent des bois d'oliviers. J'aurais voulu de-

meurer plusieurs semaines dans ce charmant pays. Nice est la ville natale du maréchal Masséna, dont la statue s'élève sur une place publique, et du patriote italien Garibaldi.

Gênes, le 13 août.

Nous sommes partis hier à une heure de Nice, et nous nous sommes arrêtés à Monte Carlo, dans la principauté minuscule de Monaco. Le château du prince est situé sur un rocher élevé, au bord de la mer, et la ville est très pittoresque. La grande attraction, cependant, est le fameux salon de jeu à Monte Carlo. Le casino où l'on joue est une bâtisse splendide, et les salons sont d'un luxe presque comparable à celui de la galerie des glaces à Versailles. Il était curieux de voir tout ce monde autour des tables, et l'on pouvait faire une triste étude des passions humaines les plus basses. Que de drames ont eu lieu dans ces salons dorés ! Cela me semblait étrange de me trouver avec des joueurs, moi qui ai une telle horreur du jeu.

Nous sommes arrivés à la frontière vers cinq heures, et là on a examiné nos bagages, surtout pour voir si nous avions du tabac. La route de Vintimille jusqu'à Gênes est jolie et pittoresque. La première chose que nous ayons vue en arrivant à Gênes est une belle statue de Christophe Colomb érigée sur une place à côté de la gare. Il y a dans la ville des palais somptueux en marbre et en pierre. Nous avons pris une voiture et dans quelques heures nous avons vu presque toute la ville. La cathédrale est du douzième siècle et construit de marbre noir et de marbre blanc. Je n'ai jamais vu d'église plus imposante. Nous avons visité le palais du célèbre amiral Doria, le contemporain de François Ier. On y voit des sculptures par Michel-Ange et des pièces d'orfèvrerie de Benvenuto Cellini. Nous avons visité aussi l'Université

dont la colonnade est admirable. Le port de Gênes est un des ports les plus importants de l'Italie et de la Riviera de la Méditerranée. Nous partons aujourd'hui pour Pise et nous arriverons demain soir à Rome.

Pise, le 14 août.

Nous sommes partis de Gênes vers midi et nous sommes arrivés à Pise à cinq heures. Il faisait excessivement chaud pendant la route, mais c'était intéressant de voir toutes ces villes italiennes le long de la mer, et de hautes montagnes en arrière. Peu après avoir quitté Gênes nous avons vu les Apennins qui m'ont paru plus hauts que les Alpes Maritimes.

Pise est une ville tout à fait vieille et a eu une histoire intéressante pendant le moyen âge. Elle a été une république importante et la rivale de Gênes, mais elle est tombée plus tard sous le joug de Florence, et on y voit partout les anciens palais avec les armes des Médicis, et les statues de ces marchands devenus princes. L'Arno traverse la ville, et les quais le long de la rivière sont larges et beaux. Pise nous intéresse beaucoup et nous nous sommes promenés en tous sens dans la ville. La cathédrale est magnifique ; nous y sommes entrés pendant qu'on disait les vêpres. L'archevêque officiait et nous l'avons vu bénir les fidèles à sa sortie de l'église. Il est parti dans une voiture attelée de deux chevaux superbes.

La tour penchée est la chose la plus intéressante à Pise ; elle a cent quatre-vingts pieds de haut et elle est construite d'un marbre admirable. Elle penche comme si elle allait tomber et, cependant, il y a des centaines d'années qu'elle est ainsi. J'ai acheté une jolie petite tour en marbre de Carrare. Cette célèbre carrière

n'est pas loin de Pise et nous y sommes passés il y a quelques heures.

Nous partirons pour Rome demain matin à quatre heures. Il me tarde de me trouver dans la "Ville Eternelle."

ALCÉE FORTIER.

(A suivre.)

LA FLEUR DU PRISONNIER.

" Entre deux froids barreaux croissait une humble plante,
" Qui charmait les ennuis d'un pauvre prisonnier;
" C'était le seul bonheur de son âme souffrante,
" L'unique passe-temps de son triste foyer!
" Sous les murs ténébreux de sa sombre retraite,
" Sa main l'avait soignée.... il l'arrosait de pleurs,
" Et pour prix de ses soins il voyait la pauvrette,
" Lui donner à l'envi ses parfums et ses fleurs."

Rien de plus séduisant, de plus frais, de plus gracieux que la vallée d'Arciz, qui de loin ressemble à une forêt. Ici sur le penchant des montagnes, des villages enfouis dans les arbres, de jolies chapelles, d'élégantes métairies, disposées au milieu des bosquets, là des pâturages, des bois de sapin, des vignes entrelacées à des arbres fruitiers, et pour servir de cadre à cette admirable vue, des pics immobiles faisant resplendir leurs neiges immaculées dans l'impassible azur. La petite ville d'Arciz s'abrite sous de superbes ombrages, se mire dans des eaux limpides et voit s'étendre autour d'elle des champs fertiles, où l'émail des fleurs, l'or des moissons et la verdure des prés associent leurs couleurs et se nuancent à l'infini. Dans ce petit coin de terre, où la nature a prodigué toutes ses beautés, toutes ses richesses, il semble que les chagrins et les vicissitudes ne doivent pas y avoir accès et que si le bonheur peut se trouver ici-bas, il doit y faire

un séjour permanent. Hélas! non, la loi de la souffrance portée sur l'humanité entière, n'a point d'exception ; pour en être convaincu, il suffit de considérer dans le lointain, et les regards s'arrêtent sur deux immenses tours, qui comme le chêne altier des forêts, s'élèvent au-dessus de tout ce qui les entoure. En s'approchant, l'édifice se dessine de plus en plus et alors le voyageur étonné découvre un de ces antiques donjons si communs au moyen-âge. Celui-ci a été érigé à une époque plus récente, cependant les moulures et les chapiteaux disent qu'il n'appartient pas aux temps modernes. Au haut de la porte principale on lit: Prison d'état!

Quel écrivain peut reproduire ce qui se passe dans l'imagination et dans le cœur de l'homme, lorsque ses yeux se posent sur ce sombre et lugubre édifice qu'on nomme une prison, ou pour mieux dire une tombe vivante! Tout concourt à glacer l'âme d'épouvante et d'effroi! Les gardes qui en défendent l'entrée, les murs percés de trous pour livrer passage aux boulets et aux balles, et par-dessus tout les tristes et sévères pensées que la vue d'une prison présente à notre esprit. Que de personnes ont franchi ce funeste portail avec des cœurs brisés et des espérances anéanties, n'entrevoyant dans l'avenir qu'une captivité sans fin!

Sans doute de grands criminels y trouvent la juste punition de leurs nombreux méfaits, mais à l'époque des révolutions surtout que d'innocentes victimes y ont passé afin de se préparer à la guillotine. Oh! qu'il est bien vrai de dire qu'en face d'une prison, l'homme peut beaucoup apprendre.

Comme toutes les maisons de détention celle de la vallée d'Arciz a aussi de tristes annales, de navrants souvenirs. Ses murs ont vu dans leur enceinte, de vils criminels, des êtres coupables, l'effroi de la société, mais

ils ont été les témoins également des souffrances et des larmes de touchantes victimes.

Suivons ce touriste, qui un crayon et un carnet en main, parcourt les sites pittoresques, interroge tous ceux qu'il rencontre, afin d'apprendre de la nature et des hommes, des faits et des récits que son imagination poétique reproduira plus tard en de charmants ouvrages. Ce sombre édifice a éveillé en lui une profonde curiosité; il voudrait connaître les mystérieuses scènes qui s'y sont déroulées. Notre voyageur parcourt du regard les chaumières environnantes et tâche de découvrir un de ces vénérables vieillards, dont la mémoire est une histoire du passé.

La porte d'une coquette maisonnette située à une petite distance de la prison, s'ouvre soudain et sur le seuil apparaît un homme à la tête blanchie ; en le considérant attentivement, on découvre dans son regard, je ne sais quoi de mystérieux, de profond qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Son front, sur lequel les ans ont imprimé leur cours, a vu tomber sans cesse et s'amasser toujours, comme les feuilles d'arbres au vent de la tempête, cette neige des jours, qui blanchit toute tête. Ses regards affaiblis conservent cependant, comme le parfum dans la fleur flétrie, un air de bienvenue et d'hospitalité. Ses lèvres montrent un doux sourire à la blonde enfant qu'il tient par la main ; tous deux se dirigent vers un coin de la galerie et s'arrêtent devant une plante qu'ils considèrent avec attention et intérêt. Le vieillard arrache quelques feuilles sèches, relève une branche, aspire une fleur et la regarde avec sollicitude.

Approchons-nous avec le voyageur de ce groupe charmant, formé par tout ce que la nature a de plus suave, de plus délicat, le front blanc du vieillard, l'œil pur de l'enfant, la corolle fraîche et parfumée d'une fleur. Prê-

tons une oreille attentive à la conversation qui va s'engager entre eux : elle sera naïve, touchante et douce comme l'onde et l'aurore, comme le joyeux nid, comme tous ceux qui parlent, qui chantent et qui vivent dans la paix du Seigneur.

"Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles, s'épanchent la lumière et la splendeur des cieux, moi, dit le poète, je me plais à répandre sur tous un chant religieux ; aux enfants je montre l'innocence, heureuse et noble étoile ; aux jeunes gens l'avenir, aux vieux l'éternité. Pour faire comprendre mes conseils il me faut des exemples et je voudrais savoir si grâce à vos paroles ce donjon pourrait me fournir de sages leçons, d'utiles enseignements."

Le vieillard devient pensif, ses yeux se portent vers le ciel, comme pour y lire le récit du passé, son front devient encore plus pâle et ses lèvres semblent muettes ; mais soudain un éclair passe dans son regard et montrant au touriste un banc de mousse à l'ombre d'un grand chêne, ils y portent leurs pas et s'asseyent tous trois.

Personne mieux que moi, dit le vieillard d'une voix bien émue, peut vous parler de ce sombre donjon, car pendant vingt ans ses voûtes pesèrent sur moi, et pourquoi ? Pour un crime qui n'était pas le mien. Quelques insensés conspirent contre l'état ; le hasard me rend dépositaire de leur secret ; on m'arrête et tandis que les coupables trouvent un asile à l'étranger j'entre dans cette forteresse d'où je ne croyais jamais sortir. Oh ! qui peut dire les pénibles réflexions, les tristes et désolantes pensées de celui que la force a relégué dans une froide cellule ! Si son corps est enchaîné, son imagination ne saurait être captive ; la mienne me transportait souvent dans la maison paternelle et je me disais : qu'ils doivent être beaux maintenant les tilleuls qui entourent notre de-

meure! Autrefois je traversais les champs et les forêts comme un voyageur pressé d'atteindre son but, et j'accordais à peine un regard aux merveilles de la création ; aujourd'hui je donnerais une partie de ma vie pour entendre le murmure d'un ruisseau ou le chant d'un oiseau. Où sont maintenant ceux que j'aimais ? Sont-ils heureux, sont-ils morts ? je n'en sais rien. Ce mur de fer me sépare des vivants ; je n'appartiens plus au monde que par la souffrance. Aucune joie ne fait battre mon cœur, aucune idée n'exerce l'activité de mon âme, et toutes mes facultés s'anéantissent dans l'inaction, comme un glaive qui se rouille pendant la paix. Mon abattement et mon air désolé impressionnèrent le geolier, qui deux fois chaque jour m'apportait la nourriture destinée à entretenir ma triste existence. Un matin, me voyant encore plus abattu que de coutume, il me dit : Monsieur, aimez-vous les fleurs ? Surpris d'une telle question, je ne savais que lui répondre, mais touché de son air compatissant, je lui répliquai : Oh ! oui beaucoup, ma cellule me semblerait un paradis, si je pouvais y voir une fleur sur sa tige. Je l'avais deviné, me répondit-il, et il sortit. Le lendemain il me porta un superbe pied d'œillet planté dans un vase en porcelaine bleue ; le posant sur mon humble table, il me dit : Je vous le donne avec plaisir, puisse-t-il être le compagnon de votre captivité, le muet témoin de vos secrètes angoisses. Je comprends votre position, un homme doit avoir de l'occupation ; il faut qu'il aime quelque chose et les prisonniers n'ont pas beaucoup de choix. Vous voyez, Monsieur, nous avons parmi nos prisonniers des hommes de génie, car ce ne sont pas les premiers venus, que l'on conduit ici ; maintenant ils s'occupent de peu de chose et s'amusent de bagatelles, je vous assure ; les uns prennent des mouches, d'autres gravent des figures sur leur table, d'autres enfin gardent un oiseau ou

des souris blanches. Pour ma part je respecte leur goût et je m'efforce, autant que possible, de procurer une distraction à ceux qui n'ont rien pour égayer leur morne solitude.

Je fus touché et surpris; mon cher geolier, lui dis-je, je vous remercie de votre bonté, car je vous avoue que cette plante sera pour moi une source d'études intéressantes.

Je suis content de vous entendre parler ainsi et j'espère que désormais, cette plante vous donnera courage et patience; son vert feuillage fera briller l'espérance à vos yeux et puisque c'est injustement qu'on vous a conduit ici, un jour viendra où la liberté vous sera rendue.

J'étais de plus en plus surpris de découvrir tant de délicatesse sous une enveloppe aussi grossière. Je tirai d'une petite chaîne attachée autour de mon cou, un médaillon dans lequel se trouvait le portrait de mon unique enfant; je le lui tendis en disant: Veuillez accepter ce modeste présent en souvenir de ma reconnaissance.

Le gardien prit mon médaillon, le considéra attentivement et me le rendit: reprenez votre trésor, Monsieur, votre fleur pour s'épanouir n'a besoin que d'un peu d'eau, je peux lui en donner sans craindre de me ruiner.

Devant un tel désintéressement, mes lèvres ne savaient comment exprimer l'admiration que je ressentais, je m'avançai vers celui que la nature avait doué de si nobles sentiments et je lui offris la main.

Non, répliqua le geolier se retirant respectueusement, la main ne se donne qu'à un égal ou à un ami, et le lien de l'amitié ne peut exister entre nous, car toujours je dois remplir mon devoir, je suis votre gardien et votre geolier. Je n'osai insister davantage, mais chaque jour lorsqu'il faisait sa visite habituelle, mon regard attendri lui exprimait la reconnaissance qui remplissait mon âme.

Plus de vingt années se sont écoulées depuis le jour où se passa la conversation que je viens de vous raconter, avec de si longs détails, mais le temps n'y a rien changé; elle s'est gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables. J'aime à m'en souvenir, elle commença pour moi une ère nouvelle illuminée d'espérance. Ma cellule perdit son désolant aspect, ma plante faisait ma joie et mon bonheur; je remarquais chaque feuille, chaque bouton, et toutes les fois qu'une fleur s'épanouissait sur sa tige, mon cœur aussi s'épanouissait de contentement et mes regards cherchaient entre les froids barreaux de mon étroite fenêtre, un petit coin du ciel bleu pour faire monter à Dieu une ardente prière. Une douce résignation s'était emparée de mes facultés, cependant elle n'avait pu anéantir le désir de la liberté; l'espoir de revoir ceux que j'aimais, était toujours aussi fort et aussi profond.

Un matin mon geolier entra dans ma cellule plus tôt que de coutume, un éclair joyeux brillait dans son regard et un heureux sourire se dessinait sur ses lèvres; il me tendit une lettre en me disant: Désormais vous êtes libre et quand vous le voudrez les portes de cette prison s'ouvriront pour vous.

Je me croyais le jouet d'un songe, et malgré les paroles du gardien, il me fallut lire et relire la bonne missive pour me persuader de la vérité de ma délivrance. Enfin lorsque je fus bien convaincu de la réalité, je demandai à mon geolier la permission de visiter une dernière fois cette sévère demeure, où j'avais tant souffert. En traversant la cour, je donnai aux pauvres captifs, qui se réchauffaient sous les pâles rayons d'un soleil de novembre, un regard de compassion et un dernier adieu. En franchissant le pont-levis, je remarquai qu'une superbe statue, qui autrefois s'élevait majestueusement audessus de la porte principale, se trouvait reléguée dans

un coin de l'édifice. Ce changement était sans doute l'œuvre du temps ; le temps, ce grand semeur de la ronce et du lierre, touche les monuments d'une main familière et déchire le livre aux endroits les plus beaux. Voilà, Monsieur, les détails que je peux vous donner au sujet de cette prison.

Oh ! je vous remercie, dit le poète profondément ému, votre récit trouvera sûrement une place dans mes compositions ; mais dites-moi, je vous prie, comment il se fait que vous ayez choisi une demeure à côté d'un endroit où vous avez passé de si tristes années ; sa vue doit entretenir en vous de douloureuses pensées !

Le cœur a parfois des caprices et des fantaisies que la raison ne comprend pas ; de retour dans ma patrie je n'y ai retrouvé que ma fille et son unique enfant, cet ange aux yeux bleus assis sur mes genoux ; les êtres que j'avais laissés rayonnant de vie, dans le jardin des morts avaient tous pris place ; oubliés des vivants la nature leur reste, car près des tombeaux l'aube jette une clarté plus calme et plus céleste, le lis semble plus pur, l'oiseau paraît plus doux. Je fis à ma fille une flatteuse description de la vallée d'Arciz et je lui laissai comprendre le désir que j'éprouvais d'y fixer notre demeure. Elle accepta ma proposition, et avides de solitude nous vînmes habiter cette fraîche maisonnette. Ici nous sommes heureux dans l'ombre, dans une tranquillité vénérable et sacrée nous puisons la paix, l'espérance et l'oubli, et lorsque ma mémoire parle trop amèrement en songeant au passé, je calme ses regrets en lui montrant la plante de ma prison.

Le poète n'osa abuser plus longtemps de la bonté du vieillard ; il se leva, lui serra la main, caressa l'enfant et dit : Mon ami, merci, vous m'avez fait passer un moment bien doux ; je conserverai toujours de consolantes pen-

sées de la vallée d'Arciz et, comme au creux du rocher vole l'humble colombe cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour, désormais mon esprit lassé des tumultes mondains demandera un peu de fraîcheur et de calme à la petite fleur du pauvre prisonnier.

MARIE DUMESTRE.

JEUNES FILLES ET FLEURS.

Au bal, de ces fleurs enivrantes
Que pressent vos doigts délicats,
Qui parent vos têtes charmantes
Et qui s'effeuillent sous vos pas ;
Le jasmin léger et fragile,
Vous dit : En tremblant sur vos cœurs,
Le plaisir et le temps mobile
Passent—jeunes filles et fleurs.

Quand viennent les danses nouvelles,
Vous oubliez vos frais bouquets ;
Lorsque le plaisir sur ses ailes
Vous murmure de doux secrets,
Regardez : la rose pâlie
Qui penche sur vos jeunes cœurs
Vous dit : –L'amour, hélas ! oublie
Et fuit — jeunes filles et fleurs.

Quand sous vos gazes transparentes,
Vous passez, légers tourbillons,
Quand sous les regards, palpitantes,
Vivant de ces émotions,
Quand le myrte s'effeuille et tremble,
Aux vifs battemens de vos cœurs,
Il dit :—Bonheur, amour, ensemble
S'en vont—jeunes filles et fleurs.

MME EMILIE EVERSHED.

(*Esquisses Poétiques.*)